

PAULE DU BOUCHET

# Emportée

récit

*ACTES SUD*

*Pour elle*

*Car ce qui fait la mort étrange et difficile,  
c'est qu'elle n'est pas la fin qui nous est due,  
mais l'autre, celle qui nous prend,  
avant que notre propre mort soit mûre en nous.*

RILKE,  
*Le Livre de la pauvreté et de la mort.*

## AVANT-PROPOS

J'ai écrit ces lignes au lendemain de la mort de ma mère. Quand je dis "au lendemain", je veux simplement dire "après". Ce lendemain est sans fin.

Les pages qui suivent n'engagent que moi. Elles m'auront seulement permis de vivre l'après parce que quelque chose de l'avant aura été, je ne peux pas dire "compris", mais, en quelque sorte, "formulé". Imparfaitement, incomplètement. Les personnes citées sont vraies, elles sont vivantes ou l'ont été, et n'ont part à ce récit que pour être encore ou avoir été part de ma vie.

J'ai voulu parler de ma mère. Je me suis rendu compte en achevant que j'ai parlé d'une douleur. Ce fut sans doute la mienne puisque je n'ai pu ni su évoquer la première sans en passer par la seconde. Je n'ai pu ni su prendre la royale distance qui sans aucun doute autorise à parler. Néanmoins je l'ai fait, dans cette absence de distance.

Je mesure le risque que certains mots, certaines phrases, certaines réflexions puissent être mal compris, je mesure aussi le prix de ce risque : rendre une image faussée de celle à qui par-dessus tout je voudrais rendre hommage. J'accepte cet aléa car j'ai le sentiment d'avoir agi selon ma propre justesse et, au plus intime de moi-même, d'avoir rendu justice à la personne de ma mère, Tina Jolas. Justice, c'est-à-dire ce paradoxe-là : l'avoir évoquée, dans les

détours inouïs de son histoire, sans l'atteindre. Si elle n'est pas susceptible d'être atteinte par moi qui l'aurai tenté, elle ne le sera par personne. Les malentendus qui pourraient alors naître de cette lecture seraient à mettre au compte de ma maladresse personnelle bien plus qu'à celui de la personne altière que fut ma mère.

Le chemin d'une certaine souffrance que tracera peut-être pour le lecteur ce récit n'est pour moi qu'un chemin de vie. Une vie ni plus ni moins qu'une autre. Une vie intense, mienne et sienne enchevêtrées pendant de longues années. Des années profondes. Rien de pathétique, rien de triste. Rien, paradoxalement, du malheur. Ce qui s'en dégage aujourd'hui, c'est la force liée à la fragilité, la richesse liée au sentiment de solitude, la capacité d'amour liée à la peur du désamour. Et une aptitude singulière à la joie.

P. d. B.

*Décembre 2010.*

*Au moment d'achever, le hasard a mis sous mes yeux des lettres d'elle à l'une de ses plus proches amies. Ces lettres sont très belles. Il m'est apparu évident de la laisser parler, elle, d'elle-même. Ce sont les propos cités, de proche en proche, dans ce texte, en italique.*

EMPORTÉE

Je ne peux parler de ma mère sans évoquer les contours d'un paysage étrange qui me constitue. Celui que, parfois en toute conscience, parfois sans le savoir, je cultive comme un jardin secret. Celui de la disparition.

Ma mère est une figure, aiguisée, infiniment tendre, de la disparition. La possibilité d'accoler ces termes a irrémédiablement associé l'amour à la souffrance, le bonheur d'être ensemble à l'angoisse de se perdre.

\*

Ma mère a agonisé dans des chambres d'hôpital entre la mi-février et le 4 septembre 1999. Un rayon mal placé, ultime avatar du traitement censé la soulager, l'a définitivement paralysée au sortir de sa "longue maladie". Plusieurs mois allongée dans la blancheur écoeurante de l'hôpital. Allongée et souriante.

Je garde d'elle cette image. Une figure lumineuse, pâlie comme un tableau ancien qu'il n'est pas urgent de restaurer. Ou encore cette Vierge au drapé blanc, cassée en deux par la douleur, le haut du corps projeté vers l'arrière du tableau, sur le panneau de la Crucifixion du retable d'Issenheim.

Douloureuse, allongée, auréolée sur l'oreiller, au seuil de la mort. Ces oreillers que personne ne parvenait jamais à disposer confortablement sous elle.

La lumière autour de son visage est indissociable de sa disparition. C'est cette image-là qui m'obsède, celle qui vient en premier, qui éclipse toutes les autres, toutes celles de sa vie. Ensuite, seulement, vient l'éclat d'une robe rouge disparaissant dans une porte. Ma mère, partant, de tout temps. La lumière de ma mère est indissociable de mon angoisse devant sa disparition. Lumière blanche, lumière rouge. Ma mère a été l'incarnation de ma détresse et l'incarnation de la lumière.

Je ne peux parler d'elle que comme de celle qui partait. Alors même que sa présence, son rayonnement, son amour, je les ai, aussi, toujours sus. Mais ils ne m'étaient pas accessibles.

Je parle d'une mère absente, mais d'une absence qui était le contraire d'un vide. Où se situait le creux de l'absence ? En quel lieu, précisément ? Peut-être dans une imminence de départ toujours dans l'air. Sa présence à moi était innervée de son absence possible et ravivée par chaque départ. Jusqu'au point brûlant où l'impensable porte qui se ferme ouvre en réalité sur une singulière présence.

Eclat rouge de sa robe dans l'entrebâillement de la porte. Je ne vois qu'un lambeau de robe, et non ma mère de chair que la robe habille.

\*

Pendant tous ces mois de l'année 1999, à mesure qu'elle s'enfonçait dans une ombre plus épaisse, ma mère n'a cessé de relire des lettres qu'elle gardait auprès d'elle, des poèmes qu'elle recopiait d'une écriture de jour en jour plus tremblée, et de noircir



des feuillets. Ces pages, qui rythment les interminables semaines de son agonie, sans ordre, sans numérotation, souvent griffonnées à la vitesse de la pensée, je les ai lues quelque temps après sa mort. Elles sont traversées par une question, lancinante : “Pourquoi ?” Et par une autre, douloureuse entre toutes à la lumière de ce qui était sa fin proche : “Ai-je vraiment vécu ce que j’ai vécu ?” “Tout cela – « cela » ? – n’est-il pas un songe ?”

Ces pages sont bouleversantes parce qu’elles ne s’adressent à personne. Elle y fouille sans relâche sa mémoire comme une friche menacée d’ensauvagement. Les feuillets commencent invariablement par : “me souvenir” ou : “se souvenir” ou simplement une date, parfois un “rêve, juin 19...”. Il y est question de lui, d’elle, d’eux, quelquefois de nous, de mon père. Encore et toujours de lui. René. Ils sont parsemés de “pourquoi ?”. Des “pourquoi ?” comme un cri silencieux, une question vertigineuse. “Pourquoi ?” Sans autre réponse que l’appel d’air de la mort qui vient. Pourquoi ? En parcourant ces lignes, jetées dans la solitude de la fin, habitées par cette interrogation abyssale, comme les prémices du grand froid, je suis prise, moi aussi, de vertige.

Les feuilles sont aujourd’hui serrées dans un tiroir. Je ne les regarde presque plus. Je ne sais qu’en faire. Et pourtant, irrévocablement noircies par sa main, elles labourent avec insistance la mémoire de ma mère.

C’est pour tenter de faire écho, non apporter une réponse, mais faire écho à ces questions formulées sur la seule page blanche, lieu le plus retiré de son âme, qu’à mon tour je voudrais “me souvenir”. L’accès à son âme, je ne l’ai pas davantage aujourd’hui – pas même un semblant de voie vers l’être mystérieux qu’elle fut, mystérieux et pourtant limpide – qu’alors, lorsqu’elle était vivante.

Vivante et radieuse. Mais vivante et porteuse d'un secret de la profondeur duquel je n'avais pas idée.

Je suis prise, *a posteriori*, d'une angoisse profonde, à l'idée du doute qui l'a assaillie à l'heure dernière. Ai-je vécu ce que j'ai vécu ? Non que j'imagine possible, en l'ultime moment, de trouver une paix dans la pensée de ce qui a été vécu. De cet instant-là, nous ne pouvons rien imaginer, les vivants. Mais il me semble, à tort ou à raison, qu'à cette heure-là, nous ne devrions pas avoir à nous poser la question de la réalité de ce qui a été vécu. Penser à ce qui a été vécu, oui. Non nous demander, à l'heure de quitter la vie, si nous n'avons fait que la rêver.

J'écris pour tenter de lever le doute insupportable qui l'a submergée en cet instant, pour tenter de dire une vérité qui la concerne, une vérité essentielle. Pour elle. Pour nous, ses enfants. Pour lui, aussi, René Char, qui ne savait vivre sans elle.

Ces lignes sont ma tentative de lui donner la sépulture qui doit être la sienne. Avec lui. A ses côtés. Et non reléguée dans le silence. Sous la seule pierre glacée, aux confins du pays qui a été le leur, parcouru et aimé ensemble, pendant si longtemps.

\*

*Faucon, mars 1994*

*Il fait de longues journées radieuses, presque inquiétantes de beauté, et il y a un tel mouvement dehors que je suis "interrompue" par tel nuage, ou bien la nécessité d'aller voir un lieu où je sais qu'il se passe comme un événement qui m'importe absolument : un champ, un arbre, un détour inouï quelconque. Te dire que tout est lié à René est un très faible, misérable "understatement". Mais non pas particulièrement les*

*lieux parcourus ensemble, qui eux, au contraire, sont très souvent obstinément muets (sinon saccagés par les hommes). C'est beaucoup plus diffus, profond, mystérieux. Aussi je ne partirai jamais de ce pays.*

\*

“Me souvenir.”

Je suis saisie par l'analogie entre le besoin qui est le mien, aujourd'hui, de produire la trace de ce pan de vie – si long, plus de trente années – et celui de ma mère lorsqu'elle noircissait des pages durant sa longue agonie.

En réalité, chez elle, le questionnement étonné sur elle-même a toujours été un art de vivre, un style, une sorte d'interrogation espiègle, donnant appui à la profondeur par la légèreté. Les dernières années, elle s'interrogeait avec un saisissement amusé, comme si elle était une autre. Comment ai-je pu... ? Faire cela ? Etre emportée de la sorte ? Ne pas me rendre compte ? Te laisser, toi, ma fille, ma petite fille ? Ne pas comprendre ? Ne pas savoir, ne pas pouvoir... Comment a-t-il pu, lui, ne pas comprendre ? Comment avons-nous pu... ? Pourquoi la vie a-t-elle fait que... ? Questions suspendues, n'appelant aucune réponse, aucune introspection. Ce n'était pas le propos. Simplement, sur la fin, ce questionnement était d'une autre nature. Il était devenu cette tentative, émouvante, grandiose et pathétique, de s'assurer que la vie avait bien eu lieu.

\*

Ces pages de l'hôpital n'ont d'autre vocation que le suspens dans lequel elles sont restées. Néanmoins, avec insistance, elles appellent quelque chose.